

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

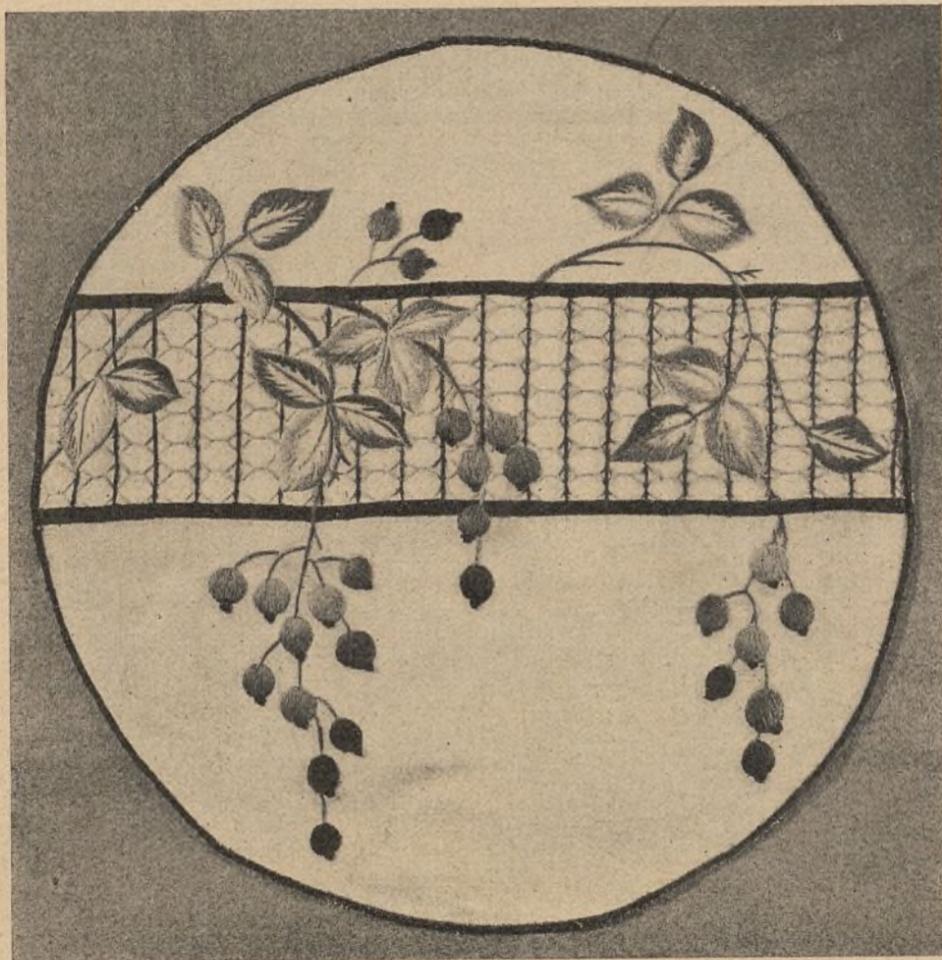
1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

FOND DE COUPE OU DE CORBEILLE

Fournitures jointes à ce numéro : Toile écrue dessinée, échantillon, simili plat M. F. A. rouge 3 tons, vert 3 tons, bois, gris, noir.

Celles de vous qui habitent la campagne ou même qui ont l'agrément d'un jardin, peuvent chaque

nervures en vert le plus foncé et au point de tige. Vous remarquez que les branches sont disposées



jour constater les progrès de la nature, les arbres vont se couvrir de fleurs, ce qui donnera à tout votre entourage une note gaie et charmante. Prenons les devants, voulez-vous, et brodons non les fleurs, mais les fruits. Que dites-vous de ces jolies grappes rouges brodées au passé plat de différents tons dont chaque grain est terminé par un point de nœud en simili noir; les groseilles du haut de la branche sont d'un rouge plus clair, celles qui la terminent sont du ton le plus foncé. Les feuilles se font au passé évidé en trois tons de vert, les

sur une sorte d'espalier, ce qui permet aux fruits de se développer davantage. Le haut et le bas de cette barrière sont brodés au passé plat en simili bois, les traverses légères se font au point de tige de même ton. Les croisillons, qui font un si gentil effet, sont au point lancé en simili gris.

Le fond de coupe est terminé par un feston en simili rouge de point bien régulier. Placez-le sur une jolie coupe ou au fond d'une corbeille dans laquelle vous dresserez les fruits que vous offrirez à vos petites amies.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Petite bonbonnière.

— Monique, écoute, pendant que tante Patience est sortie, si nous faisons quelque chose pour elle, ce serait bien son tour.

— Tu as raison, Simone, et cette petite bonbonnière me semble tout indiquée, ce n'est pas long et pas difficile.

— Oui, c'est une bonne idée, mais il faudra la faire monter cette bonbonnière.

— Eh bien, moi, je la paierai. Papa m'a donné 2 francs pour les bonnes notes que j'ai eues la semaine dernière, c'est plus qu'il n'en faut.

— Je vais faire la couronne du milieu avec du rococo rose ombré 2 tons, pour les petites roses et les feuilles vertes au passé plat 2 tons; un seul ton, tantôt clair, tantôt foncé, pour les petites et 2 tons pour les plus grandes.

Les fleurettes, qui forment le semis tout autour, en rococo jaune avec un point de nœud au cœur, les feuilles qui les séparent, en rococo vert pâle. Dans l'espace resté vide, un point de nœud en fil d'or. La bonbonnière ainsi brodée sur taffetas ivoire sera charmante.

Il n'y aura plus qu'à monter la broderie sur une boîte en métal et à couvrir les bords d'une petite dentelle d'or.

— Oh! ce qu'elle va être contente notre tante Patience, elle qui a toujours des bonbons à croquer, elle les mettra dedans et sa petite boîte pourra rester sur la table.

— Vite à l'ouvrage, guette bien, Christiane, si tu ne l'entends pas revenir!

Cadre.

— Tante Patience, il y a bien longtemps que tu ne nous a pas donné de broderie sur soie.

— J'y avais songé, petite futée, et si vous voulez, nous allons exécuter ce cadre sur satin vert pâle.

Il mesure, tout terminé, 25 centimètres de haut sur 22 de large, c'est vous dire qu'il est de bonne grandeur pour un format album, puisque l'ouverture mesure $13 \frac{1}{2} \times 9 \frac{1}{2}$.

Ce sont deux branches d'églantines qui en font la décoration, celle du bas est coupée par la vue.

— Tante Patience, cette broderie m'effraie un peu.

— Comment, Germaine, c'est toi qui me dis une chose pareille! C'est du passé plat avec seulement quelques points lancés dessus.

— Ah! alors, je sais!

— Les églantines sont brodées en deux tons de rose, c'est-à-dire une fleur ton clair, une fleur ton foncé. Sur chaque pétale, lancez 3 ou 4 points allongés en vert pâle pour veiner la fleur.

Les feuilles sont au passé évidé en trois tons de vert, une feuille est de deux tons : un côté foncé, l'autre plus clair, une autre moyen et clair, une autre d'un ton tout clair à grands points inégaux. Les nervures et les tiges sont en point de tige vert feuille.

Les branches sont au passé plat en brun avec, de-ci, de-là, un grand point lancé vert.

J'oubliais de vous dire que les étamines des fleurs sont en points lancés en jaune surmontés d'un point de graine.

L'ouverture du cadre est entourée d'un petit galon d'or.

Petite pelote.

— Ma bonne tante Patience, nous voudrions bien une petite pelote pour mettre dans notre chambre au-dessus de la table de toilette. Celle que nous avons était remplie de son et maintenant qu'elle est usée, le son se répand partout.

— Mes chéries, je n'ai rien de tout fait, mais si vous avez du courage, rien ne vous empêchera d'exécuter cette broderie qui se prête à cet usage.

— Nous voulons bien, tante Patience.



Fig. 1. Petite bonbonnière. Dessinée et échantill. avec fourn. : 1,75. Boîte métal : 0 fr. 40.



Fig. 2. — Cadre pour carte-album. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75.

— Bon, alors prenez un morceau de nansouk ayant la forme rectangulaire. Décalquez-y le dessin que je vous donne sur la planche.

Vous exécuterez la broderie très simplement, au point de tige, pour les tiges en simili vert deux tons et les œillets en passé évidé : une fleur en vieux rose, une autre en rose pâle, une autre en un ton rose beaucoup plus foncé. Le motif triangulaire qui sépare les motifs est en point de tige de deux tons vieil or. Cela fait comme une corde dont les brins sont alternativement clairs et foncés. Les pois, de ci, de là, sont vieil or également.

La broderie terminée, faites un coussinet de satin rose, remplissez-le de capok, posez le nansouk dessus, garnissez-la tout autour d'un petit picot Cluny et mettez au bas une petite frange à glands. La pelote sera suspendue par un ruban fixé à chaque extrémité, sous un nœud même ton que le coussinet.

**Couvre
essuie-mains.**

— C'est un rideau, ça, tante Patience?

— Non mi-

gnonne, il serait d'ailleurs un peu opaque et tu n'y verrais guère au travers.

— C'est vrai, je n'avais pas remarqué que c'est de la toile granitée. Alors, c'est un couvre-essuie-mains?

— Tu as pensé juste, Monique.

— Je ne l'ai pas fait exprès, tante Patience, c'est le hasard qui m'a fait deviner. Ce que c'est laid, les oies, décidément, quand on dit bête comme une oie, on a raison! Elle va déchirer la robe de la petite fille, cette méchante! Comment allons-nous la broder?

— Le visage de la petite fille, ainsi que ses bras, ses mains et ses jambes, sont au point de tige en noir. Les cheveux sont au passé plat en brun foncé.

La robe en bleu foncé, passé empiétant deux tons, le tablier rose au point de tige, avec bordure petits pois même ton.

Les feuillettes qu'elle laisse échapper dans sa frayeur sont au point de tige en noir. Les chaussettes et les souliers en point de tige brun. L'oie, si délicate et si gracieuse, est en point de tige gris, avec bec et pattes jaunes.

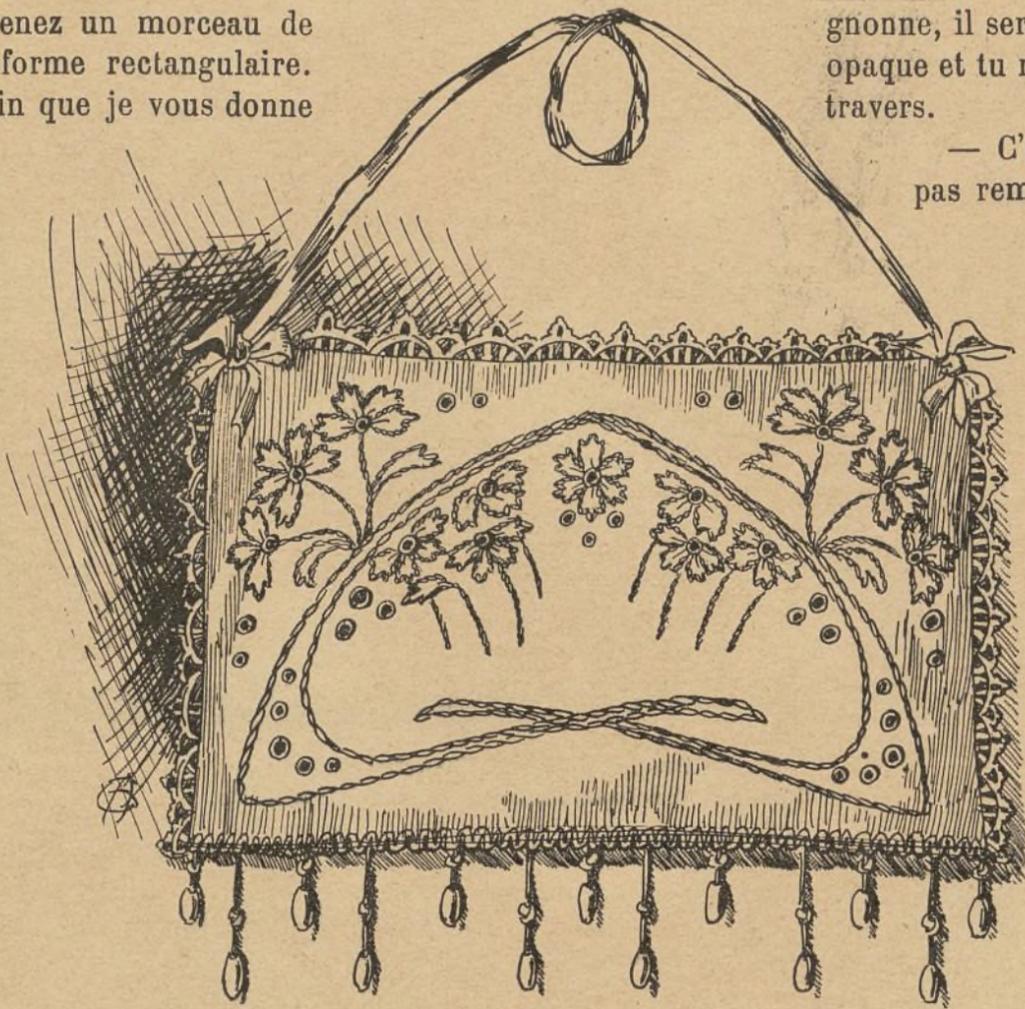


Fig. 3. — Pelote. Planche n° 1.
Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 1 fr. 75.
Doublure et garniture : 3 fr. 75.



Fig. 4. — Couvre essuie-mains. Planche n° 2.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 5 fr. 75,
sans ourlet à jour fait.

Enfin, les herbes sont en point de tige vert.

Un ourlet à jour, de 5 à 6 centimètres de haut, dans le bas du couvre-essuie-mains et, sur les trois autres côtés, un petit ourlet, termineront ce travail.

— Necrois-tu pas, tante Patience, que je pourrais faire ce travail pour la chambre de ma petite amie Lucie?

— Si tu veux, Germaine, c'est amusant, et cela lui plaira certainement.

Pochette à linge de nuit.

— Que fait donc Christiane, je ne l'entends pas?

— Me voilà, tante, je fouillais dans tes trésors et j'ai découvert une merveille d'utilité.

— Regarde, Monique, cette belle pochette à linge, ne crois-tu pas qu'elle plairait à notre chère maman?

— Si, elle est très jolie, et nous pourrions lui faire broder ses initiales, parce que nous ne sommes pas assez habiles pour cela.

— Oui, mais nous n'avons pas un assez grand morceau de toile, il en faut 45 centimètres de large sur 90 de long.

— Tant que ça?

— Mais oui, 35 centimètres pour le dos, encore

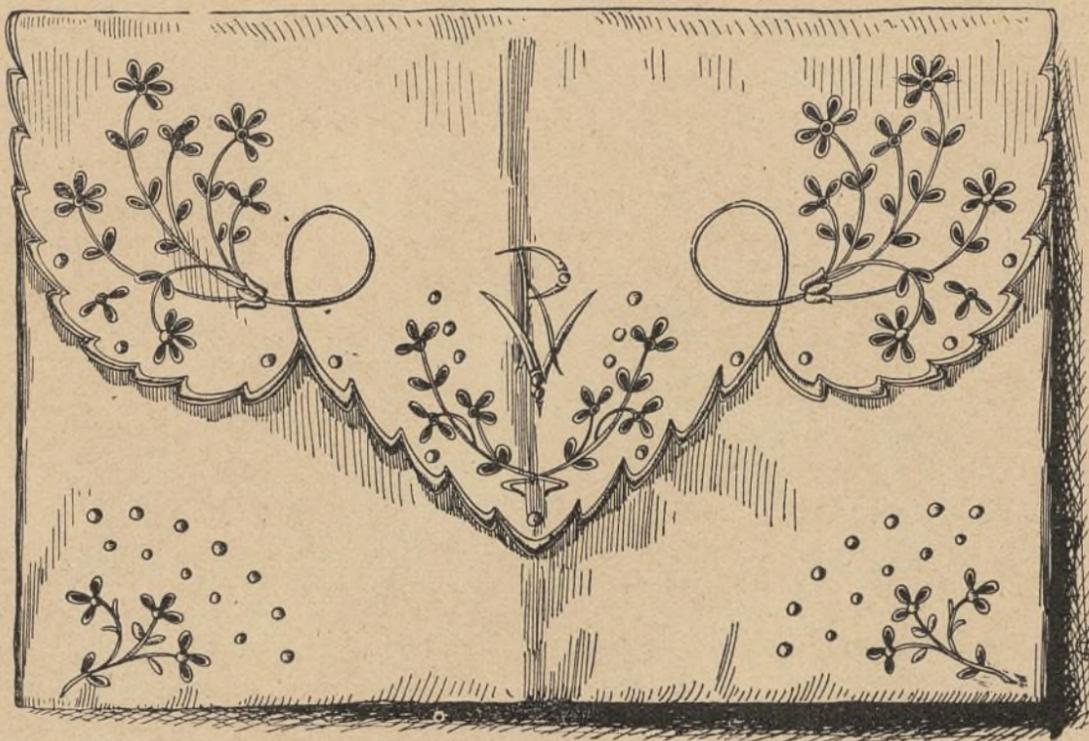


Fig. 5. Pochette à linge. Planche n° 3 et 4.
Dessinée et échantillonnée avec coton : 3 fr. 75.

35 pour le devant et environ 20 centimètres pour le rabat.

— Tante Patience, est-ce que la toile coûte cher?

— Non, mes chéries, c'est au moins pour faire cette pochette à linge que vous tirez des plans? Ce n'est pas la peine, voilà un beau morceau de toile unie blanche qui réunit les conditions voulues.

Toutes les fleurs se font en anglaise avec cœur au plumetis.

Les feuilles sont également en anglaise. Les tiges, au point de cordonnet assez en relief et bien uniforme, les pois, au plumetis. Le feston, assez rembourré, devra être bien en relief.

La broderie terminée, avec de petits ciseaux, découpez soigneusement le tissu tout autour du feston.

Doublez la pochette d'une soie lavable de couleur pour la transparence ou mieux encore d'un fin linon blanc, ce qui est préférable pour le nettoyage, et réunissez, par une petite couture faite à l'envers, les deux côtés de la poche. Le rabat restera fixé au corps de la poche par un bouton et une bride ou un bouton pression.

— Merci, tante, de ton dessin, de ta toile et de tes bons conseils.

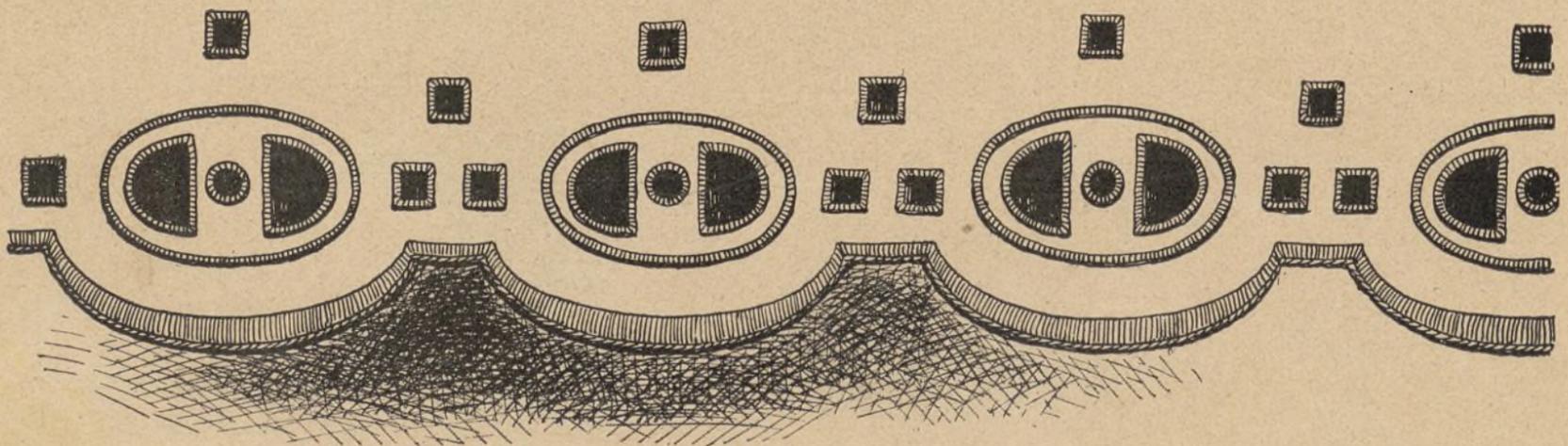


Fig. 6. — Feston. Dessin piqué : 0 fr. 75.



Fig. 7. — Robe « Denisette » pour fillette de 8 à 10 ans.
Dessinée avec fournitures sur une de nos toiles : 20 fr. 50.
Sur batiste ou linon de fil : 23 fr. 50.

Feston.

— Laquelle de vous m'a réclamé un feston ?
— Pas moi !
— Pas moi !
— Pas moi !
— Oh ! les petites têtes de linottes qui ne se souviennent plus. Je suis sûre que c'est Simone.
— Oui, tante, je te demande pardon, je ne me rappelais plus, et c'est pour faire une bordure de lit pour Frisette pour mettre en retombant tout autour.
— Ce sera très gentil. Je n'ai aucune indication à donner pour la broderie. Tous les ovales sont au

cordonnnet, les petits motifs détachés sont en anglaise. La seule difficulté est de bien former les angles des petits carrés et des demi-cercles.

Je vais vous donner à toutes, au sujet du cordonnnet, un petit conseil. Lorsque vous avez passé un fil pour contourner la broderie, quand vous commencez le cordonnnet, tenez un brin de coton bien tendu sur votre doigt en suivant bien le dessin, et vous brodez par dessus ce brin de coton. Cela vous donne un relief très régulier.

Deux jolies robes.

— Tante Patience, maman a acheté les deux jolies robes dont il a été question lors de notre dernière visite, mais ce serait peut-être plus gentil si nous en avions quatre différentes. Qu'en penses-tu, tante chérie ?



Fig. 8. — Robe « Gaby » pour fillette de 6 à 8 ans.
Dessinée avec fournitures sur une de nos toiles : 17 fr. 50.
Sur batiste, linon de fil ou crépon : 20 fr. 50.

— Ce serait peut-être mieux, étant approprié à vos âges respectifs.

J'ai vu deux jolis modèles dont je vous donne ici la reproduction :

La première, appelée Deniset, est pour fillette de huit à dix ans. La jupe, formée par une suite de plis plats, est coupée par une ceinture ornée de deux pans qui retombent sur le côté, et le haut est une sorte de tunique plate ornée d'une bordure en Richelieu et décolletée au carré, avec une même bordure qui se retrouve aux manches. La tunique est, en outre, ornée de pois au plumetis.

La seconde robe « Gaby » rappelle un peu le costume marin dans son élégante simplicité. Un grand col, brodé d'un riche motif en Richelieu, orne toute la blouse. La même bordure, plus petite, se retrouve aux poignets. Le gilet et la jupe sont agrémentés de motifs détachés en Richelieu.

La jupe est courte, ornée de suite de plis. Le montage à la blouse est caché par une ceinture droite. Un nœud de ruban ferme le col.

— Moi, je choisirai la première.

— Moi, j'aime mieux l'autre.

— Votre maman, mes chéries, décidera du choix, et ce qu'elle fera sera bien.

— Merci, tante Patience, quel bonheur que voici la belle saison, je voudrais déjà y être pour mettre ma jolie robe.

Vêtement croché pour bébé de 6 mois.

Commencer par le bas du vêtement : faire une chaînette de 165 mailles.

1^{er} rang : 6 br. dans la 5^e m. de la chaînette, X 1/2 br. dans la 5^e m. suivante, 3 m. en l'air, 1 coq. de 6 br. dans la même m., reprendre depuis X. Faire ainsi 32 coq. de 6 br.

Pour les autres rangs, les coq. sont piquées dans le jour formé par les 3 m. en l'air du tour précédent.

Les 4 premiers rangs sont des coq. de 6 brides.

Puis faire 5 rangs de coq. de 5 br., 4 rangs de coq. de 4 br.

Il faut alors réserver l'emmanchure : 6 rangs de 8 coq. de 3 br. seulement pour le premier devant ; à

partir du 7^e rang, diminuer d'une coq. à la fin de chaque rang pour former l'épaule et l'encolure ; au 13^e rang l'on ne doit plus avoir qu'une seule coq. pour terminer.

Exécuter le second devant de la même façon.

Puis terminer le dos : 10 rangs de 3 coq., 6 rangs de 3 coq. avec diminution de chaque côté pour l'é-

paule, ceci amène à l'encolure ; ne plus travailler que sur une épaule : 4 coq., tourner, 3 coq., tourner, 2 coq., tourner, 1 coq., casser la laine, finir la seconde épaule.

Assembler le dos aux devants par une couture à chaque épaule.

Manche : 12 coq. de 5 br.

2 rangs de coq. de 4 br.

13 rangs de coq. de 3 br.

Coudre la manche et l'assembler au petit vêtement.

Entourer tout le vêtement, l'encolure et les poignets, d'un feston exécuté comme suit : 1/2 br. piquée dans une coq., 5 m. en l'air, 1/2 br. dans la coq. suivante, etc.

2^e rang : 6 demi br. dans chaque feston de 5 m.

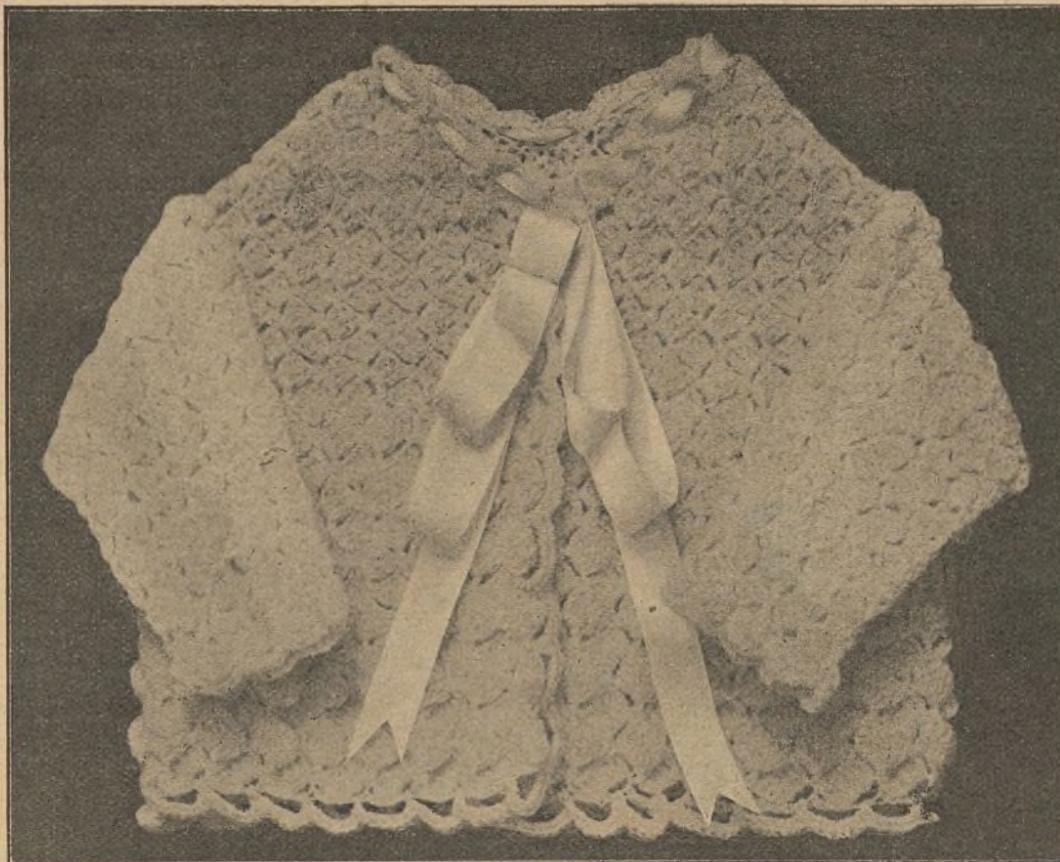


Fig. 9. — Vêtement croché pour bébé de 6 mois.
Laine cachemire : 0,50 fr. les 25 gr.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CAPUCHON POUR FRISSETTE

— Tante Patience, je suis désolée, hi! hi! hi! hi!
 — Pourquoi pleures-tu, mignonne?
 — Regarde ma Frisette, elle est blessée au front!
 — Comment cela est-il arrivé?
 — Elle est tombée de sa chaise! hi! hi! hi!
 — Bah! ce n'est rien, nous l'emmènerons chez le grand chirurgien des Frisettes, le docteur « Colle-Tout » qui la soignera bien. Maintenant que te voilà rassurée, ma petite Monique, nous allons, si tu veux, pour pouvoir la sortir plus facilement avant qu'elle soit complètement guérie, lui faire un petit capuchon ou passe-couloir.

J'ai, dans mes réserves, un petit patron très simple et de la flanelle crème.

Ce patron se compose de deux parties : le capuchon et la pèlerine, à couper simple chacun droit fil au milieu.

Chaque pièce se coupe en laissant 1 centimètre tout autour.

Froncez le capuchon sur le devant, de façon à ramener l'ouverture à la grosseur de la tête de Fri-

sette. Pour cela, il faudra marquer le milieu par une épingle, faire un petit rentré et froncer de chaque côté.

Au bas du capuchon, faites deux rangs de fronces à 1 centimètre d'intervalle, ce qui forme l'encolure.

Ramenez l'encolure de la pèlerine à la même dimension que l'encolure du capuchon. Réunissez l'une à l'autre par une petite couture qui se perd dans les fronces.

Posez au bord de la pèlerine, sur les 3 côtés libres, un petit tom-boule, bien à plat, à points de surjet réguliers. Lorsque ceci est fait, passez votre ongle à l'endroit pour aplatir le surjet.

A l'ouverture du capuchon qui doit encadrer le minois de « Frisette », posez un petit ruché de ruban n° 5.

Enfin, entre les deux rangs de fronces à l'encolure, passez un ruban pour le nouer sur le devant en flot, et un nœud assorti sur le dessus du capuchon.

Voilà, ma petite Monique, de quoi cacher la petite blessure momentanée de ta jolie Frisette.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Allez, les enfants! En route pour Trianon.
 — Pour Trianon? Quelle joie!
 — Nous verrons le hameau, oncle Fred?
 — Vous verrez le hameau, le grand Trianon et le petit Trianon, les jardins, les parterres et tout ce qu'il y a à voir. Etes-vous contents?
 — Oh! oui.
 — Le premier des Trianons construits fut le Trianon de porcelaine. Cela vous étonne, hein? J'y comptais bien.

Il y avait autrefois, à droite du grand canal, un village nommé *Triar-num* qui, au douzième siècle, appartenait, ainsi que le bois et la terre adjacents, à l'abbaye de Sainte-Geneviève. Lorsque Louis XIV eut bâti Versailles, il acheta la terre de Trianon, qui fit partie de son parc immense. Puis il ordonna à l'architecte Dorbay d'y construire « une maison de porcelaine à aller faire des collations ».

— Pourquoi une maison de porcelaine, oncle Fred? On peut donc faire des maisons de porcelaine?

— Louis XIV avait eu ce désir parce que la mode était alors aux chinoïseries. Les laques et les porcelaines chinoises jouissaient de la plus grande faveur. Le Trianon de porcelaine eut donc toutes ses murailles décorées de plaques de faïence blanche à dessin de couleur bleue imitant la porcelaine.

— Que ce devait être joli!

— Oui, mais Louis XIV ne tarda pas à se dégoûter de ce petit château. Il ordonna de le raser entièrement et fit construire à la place un autre palais appelé le grand Trianon.

— Celui-là n'était pas en porcelaine, dis, oncle Fred?

— Non, il fut même stipulé qu'il n'entrerait dans sa construction que de la pierre et du marbre. Commencé en 1685, le grand Trianon fut achevé en 1688. L'appartement du roi était dans l'aile gauche et une salle de spectacle occupait l'aile droite, réunies par un péristyle à jour.

— Qu'est-ce qu'un péristyle, oncle Fred?
 — C'est une galerie soutenue par des colonnes.

Dans les premières années, le grand Trianon fut un lieu de fêtes passagères et le roi n'y séjournait jamais. Mais, en 1694, le roi y coucha pour la première fois et, à partir de ce jour, le palais devint un lieu d'habitation dans lequel Louis XIV allait se reposer de la vie fatigante que l'étiquette imposait à Versailles.

— N'allait-il pas aussi au petit Trianon, oncle Fred?

— Le petit Trianon fut construit seulement par Louis XV, Denise, et c'est une bonne raison pour que le Roi Soleil n'y ait jamais été!

À la mort de Louis XIV, le Régent abandonna Versailles qu'il n'aimait pas; mais, dès que Louis XV fut le maître, il revint dans la ville royale et séjourna plusieurs fois à Trianon qu'il transforma en maison de campagne.

Puis, s'étant pris tout à

coup d'une belle passion pour l'étude des plantes, Louis XV créa, non loin du palais de Trianon, un jardin botanique qui prit le nom de Petit Trianon; puis il y adjoignit « une ménagerie » dans laquelle il élevait, avec M^{me} de Pompadour, des pigeons et des poules.

— Pourquoi faire?

— Pour s'amuser. Il paraît qu'il y avait des poules partout, jusque dans les cabinets et dans les combles des appartements du roi!

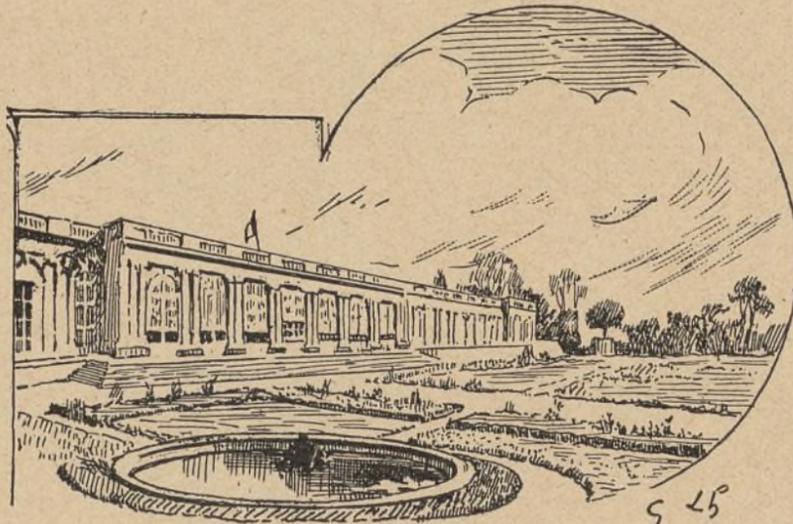
Après avoir fait élever une serre, Louis XV donna à l'architecte Gabriel l'ordre de construire un château qui prit le nom de Petit Trianon.

— En quelle année, oncle Fred?

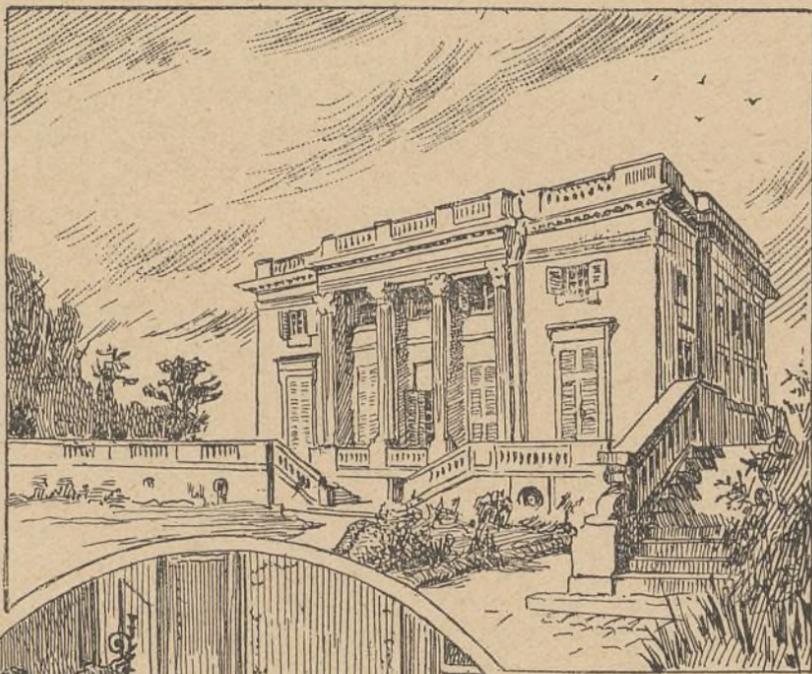
— Je crois en 1766. À la mort de Louis XV, Louis XVI fit don à Marie-Antoinette, sa jeune femme, du domaine du Petit Trianon. Savez-vous ce que la reine répondit?

— Non, mon oncle.

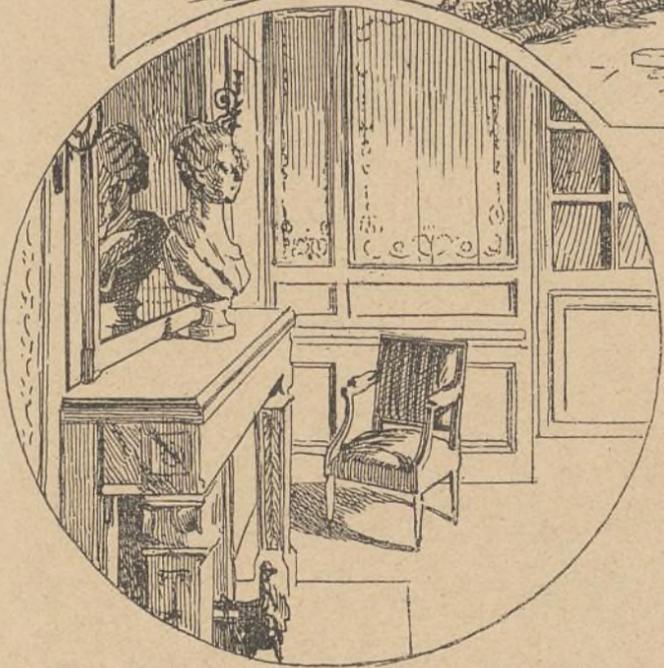
— Qu'elle acceptait le présent à condition que le roi n'y viendrait que lorsqu'il y serait invité. C'était,



Le grand Trianon.



Le petit Trianon.



Un coin du boudoir de Marie-Antoinette.

naturellement, dit en riant. Louis XVI ayant accepté cette combinaison, Marie-Antoinette inaugura sa maison de campagne en offrant un dîner au roi. Son désir était de supprimer, au Petit Trianon, l'étiquette à laquelle elle ne parvenait pas à se plier. Vous ai-je déjà, à ce propos, raconté l'histoire de l'âne?

— Non, oncle Fred.

— Eh bien, écoutez. Marie-Antoinette, dans les premiers temps qu'elle était dauphine, avait fait un séjour au château de Fontainebleau. Là, elle s'amusait assez librement et faisait des promenades à âne qui la ravissaient. Mais un beau jour l'âne, pris de lubie, jeta à terre la jeune princesse. Cette dernière, à moitié malade de rire, défendit qu'on la relevât : « Laissez-moi à terre. Prévenez M^{me} de Noailles, criait-elle, elle vous fera voir comment il convient de relever une dauphine qui tombe d'un âne. » Vous comprenez? Elle disait tout cela pour se moquer de l'étiquette et de M^{me} de Noailles qui la soumettait à une discipline sévère.

— Mais, alors, que dit M^{me} de Noailles?

M^{me} de Noailles fut fort mécontente et confisqua les ânes. Mais revenons au Petit Trianon. Marie-Antoinette, dès qu'elle en fut la maîtresse, voulut transformer les jardins de Louis XV en un de ces jardins anglais devenus subitement si à la mode. Ce fut un gros travail et qui coûta très cher, mais qui donna naissance à un des plus beaux jardins de France, à cause de la variété des arbres et de leur harmonieuse disposition.

— Et le hameau, oncle Fred?

— Justement, nous y voilà. C'était la mode, pour les princesses, de jouer à la bergère. Louise de Condé, à Chantilly, possédait un hameau dans lequel elle vivait costumée en villageoise. Marie-Antoinette voulut avoir le sien et son architecte se mit aussitôt à l'œuvre, creusant un lac et construisant des maisons rustiques.

— Y en avait-il beaucoup, oncle Fred?

— Le hameau se composait d'un moulin et d'un boudoir, de la maison de la reine, de la maison du garde, de la maison du jardinier, d'une grange, d'un poulailler avec une tour, de la tour de Malborough avec ses dépendances, comprenant une laiterie et une pêcherie, et de la ferme. Il fallut y ajouter aussi une serre, parce que la reine voulait que toutes les maisons du hameau fussent garnies de fleurs dès les premiers beaux jours du printemps.

— Mais c'était un vrai petit village!

— Absolument, il n'y manquait même pas les villageois.

— Les maisons étaient habitées?

— Mais oui, par toute une petite colonie. Le gardien, Jean Bercy, était logé dans la maison du bord de l'eau avec sa femme et ses enfants. Un garçon jardinier occupait, non loin de là, une maison qui a disparu.

— Oh! quel dommage!

— C'est vrai, mais il en reste encore assez d'au-



Le hameau du petit Trianon.

— Au secours! au secours, crie-t-elle.
Le jardinier la dégage :
— C'est-il pas un malheur de vous endommager
comme cela!



Le front de Florinde n'est plus qu'un large trou.

De fait, les jambes de l'enfant sont meurtries de raies bleues.

— Allons au garage, j'irai me reposer sur le marche-pied de l'automobile.

Elle y est très bien, Charlotte ne songera pas à venir là, lui demander compte des jours de Florinde.

Elle passe la main sur son front bandé, arrête une gouttelette de sang qui perle encore sur sa joue et regarde avec compassion sa jambe.

Mais que voit-elle là-bas? Ah! c'est la grosse manivelle qu'il faut remonter pour faire partir l'auto.

C'est amusant de la voir tourner.

— Ce n'est peut-être pas si lourd que papa le dit. Et elle essaye de la manœuvrer.

Les pièces d'automobiles grandes ou petites n'aiment pas les enfants qui remuent dans leurs parages. Lourdemment la manivelle retombe sur le nez de Ziquette.

Elle roule par terre.

— J'ai le nez cassé, oh! mon pauvre nez!

Papa accourt :

— Mon pauvre Zizi! Te voilà sérieusement démolie par tes expériences répétées!

Il panse le pauvre nez sur lequel il faut appliquer un emplâtre.

— Et le mariage de tante Anne? S'il avait lieu demain, on ne pourrait pas te produire, en si piteux état! Pour peu que tu continues, tu seras en lambeaux ce soir!

Jean et Bernard, changés de fond en comble, accourent et rient de ce visage au milieu duquel est collée une image; ce qui ne laisse pas que de mortifier l'imprudente.

Maman est triste d'avoir une fillette aussi abîmée. Elle tremble.

— Que va-t-elle encore imaginer?

Alors, elle la prend sur ses genoux, au jardin, et tout en travaillant, lui conte des histoires.

Une visite arrive :

— Sois sage..., je reviens..., ne touche à rien!

— Sois tranquille, petite mère.

Tout d'abord Ziquette ne bouge pas du grand fauteuil où elle est assise, elle examine la corbeille à ouvrages, fait des pyramides avec les bobines, aligne les petits boutons.

— Ah! voilà les beaux grands ciseaux! Les petites filles ne touchent pas à cela, fait-elle sentencieuse.

Peu à peu, elle les déplace, les ouvre, puis les referme.

— Oh! J'ai trop chaud avec tous ces cheveux sur les épaules.

Clic, clic, font froidement les ciseaux dociles aux mains de la fillette, qui ressemble maintenant à un déluré garçon.

Maman revient, elle s'arrête épouvantée :

— Oh! la laide désobéissante! Qu'a-t-elle fait de



Tout d'abord, Ziquette ne bouge pas du grand fauteuil où elle est assise.

ses cheveux blonds, de ses jolies boucles dont j'étais si fière ?

Et maman pleure.

Alors Ziquette sanglote éperdûment :

— Je voulais seulement voir s'ils coupaient bien. Pardonne-moi, petite mère.

Elle verse tant de larmes qu'elle en garde les yeux rouges et les paupières enflées.

— Une enfant comme toi est mieux dans son lit qu'ailleurs, dit sa maman. Là, au moins, elle ne tente pas d'expériences.

Ziquette ne proteste pas, elle a tant de plaies et

bosses qu'elle sera bien, pense-t-elle, dans son lit. Puis elle n'aime pas à promener cet emplâtre qui la défigure, ni ses cheveux de garçon dont chacun rit ; elle ne se soucie pas davantage d'une explication avec Charlotte, ce qui lui amènerait peut-être d'autres horions.

Elle se laisse coucher et, découragée, répète tout bas : « Les papas et les mamans peuvent faire ce qui leur plaît, mais pas les petites filles ! »

Grand'mère,
M. C.

MOTS D'ENFANTS & ANECDOTES

Pierre est pressé.

Pierre tient dans sa main une superbe brioche qu'il dévore à belles dents.

— Voyons, Pierre, lui dit sa mère, ne mange pas ton gâteau si vite !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est dangereux.

— Ah ! tu crois ?

— Oui, j'ai connu un petit garçon qui mangeait un gâteau très vite et qui est mort étouffé, avant de l'avoir achevé.

— C'est malheureux ! Et qu'est-ce qu'on a fait du reste de son gâteau ?

A l'école.

Le maître, enthousiasmé, dit à ses élèves :

— Comme tout est grand, est beau dans la nature ! Voyons, vous, Paul, savez-vous qui a fait ces prés, ces ruisseaux, ces arbres fleuris ?

— Je ne sais pas, monsieur, je suis dans le pays seulement depuis quinze jours.

Maman a raison !

Georges et sa maman reviennent de la campagne, à Paris. Maman porte un panier plein de pommes.

— Maman, dit Georges, laisse-moi porter le panier jusque chez nous. Mais comme je les aurai portées, ce sera moi qui les mangerai !

— Ce n'est pas une raison, riposte maman. Le pommier aussi a bien porté les pommes, et il ne les a pas mangées, pourtant !

Roger est ennuyé.

Le papa de Roger emmène son fils dans la petite ville où ce dernier est né et où ils ne sont pas revenus depuis six ans. A leur grande surprise, la maison natale de l'enfant est démolie.

— Quel malheur ! s'écrie Roger. Alors, je ne suis plus né nulle part, dis, papa ?

Au restaurant.

— Garçon, avez-vous autre chose que des biftecks aux pommes ?

— Certainement, Monsieur.

— Qu'avez-vous, alors, pour changer un peu ?

— Monsieur, nous avons des biftecks nature et des pommes nature !

Fort en histoire et en orthographe !

Armand répète sa leçon d'histoire :

« Les derniers rois mérovingiens furent les rois fainéants. Le gouvernement, sous leur règne, fut confié à des femmes... »

LE PROFESSEUR. — Comment cela ?

ARMAND. — Oui, aux maires de palais !



Charlotte rencontre un pauvre homme sur des béquilles.

— Vois-tu, le malheureux, dit papa, il n'a pas de jambes !

CHARLOTTE, sérieuse. — Son papa doit être content ; il n'a pas besoin de lui acheter de bottines !

LE TRÉSOR DE LA MONTAGNE

CONTE TRADUIT DE L'ALLEMAND (suite).

C'était déjà quelque chose, assurément, que de posséder la racine magique, mais ce n'était pas tout. Il fallait pouvoir s'en servir sans éveiller les soupçons de Bertha, ce qui n'était pas une petite affaire, car la hargneuse femme ne laissait à son mari aucune minute de répit. Peter Baumann, pour ne pas compromettre son plan, eut la patience d'attendre une occasion favorable, qui ne tarda pas à se rencontrer. Sa femme et sa fille, ayant été invitées à un baptême, dans un village voisin, et devant rester toute une journée absentes, il fixa à cette date son départ clandestin.

Mais, au moment de partir, après avoir soigneusement fermé la maison et rangé quelques vêtements dans un antique sac de voyage, il s'aperçut qu'il avait bien peu d'argent dans sa poche. Comment accomplirait-il le trajet qui le séparait du Brocken, s'il ne pouvait même pas se procurer en route la nourriture nécessaire? Dans sa joie à posséder la racine merveilleuse, il n'avait pas songé à ce détail, lequel cependant ne manquait pas d'importance! Il restait perplexe au milieu de la salle, mécontent de perdre un temps si précieux et ne savait quel parti prendre, lorsque ses yeux se portèrent sur un pan de mur dans lequel Bertha avait fait creuser un placard que défendaient deux énormes serrures.

Jamais Peter n'avait eu la permission de mettre le nez dans ce placard et il ne savait ce qu'il contenait. Mais un instinct secret l'avertit qu'il y trouve-

rait peut-être quelques économies bien cachées. De plus, comme il n'en possédait pas les clés, il se persuada qu'il devait ouvrir le placard avec sa racine magique afin d'en faire l'essai avant de se mettre en route.



Il toucha les deux serrures, qui s'ouvrirent immédiatement.

Tout cela n'était pas si mal calculé! Il sortit donc la précieuse racine de sa poche et en toucha successivement les deux serrures qui s'ouvrirent immédiatement, comme manœuvrées par une main invisible. Le cœur battant, Peter Baumann entendit craquer la porte et la vit s'ouvrir toute grande devant lui...

Le placard contenait plusieurs coffrets remplis de menue monnaie et un petit sac de peau blanche contenant des pièces d'or. A vrai dire, il n'y avait pas là une bien grosse somme et ce n'était pas à comparer avec le trésor que Peter comptait arracher aux entrailles du Brocken.

Mais c'était cependant un bon pécule pour faire plus commodément le voyage! Il s'en empara donc, referma le placard dont les serrures eurent un claquement sec; puis, ayant tiré derrière lui la porte d'entrée, il se mit en route.

Pendant ce temps-là, Bertha et sa fille s'amusaient de tout leur cœur au baptême auquel elles s'étaient rendues. La jeunesse, après la cérémonie religieuse, ayant désiré danser, la fête se prolongea plus qu'on ne l'avait supposé et c'est seulement dans la soirée que les deux femmes reprirent le chemin de leur demeure.

Elles s'attendaient à trouver Peter en train de soigner le dîner dans la grande cuisine, aussi furent-elles très étonnées de n'apercevoir aucune lumière à travers les vitres et de constater que les portes et les fenêtres étaient soigneusement closes.

Bertha, toujours prompte à la colère, s'écria :

— Le vieil ivrogne est encore en train de faire bombance au cabaret, c'est certain ! Et il se soucie bien peu de nous laisser à la porte !

Caroline étant allée voir si son père était attablé avec des amis, revint quelques instants plus tard en disant qu'on ne l'avait pas vu de toute la journée.

— Alors, c'est qu'il dort, ce vieux sac à vin, au lieu de nous attendre ! Cela ne m'étonne pas de lui !

Et avec le manche de son solide parapluie, elle se mit à frapper de furieux coups dans la porte afin de réveiller son digne époux. Mais comme, malgré le vacarme, les appels criés d'une voix suraiguë, Peter ne se montrait pas, Bertha se décida à aller chercher le serrurier, qui vint d'ailleurs d'assez mauvaise grâce à cette heure avancée de la soirée.

Enfin, après que ce dernier eut essayé plusieurs clés de son trousseau, la serrure céda, et les deux femmes purent pénétrer chez elles.

Leur premier soin, vous le pensez bien, fut de parcourir la maison de la cave au grenier, Bertha, avec l'intention de secouer d'importance son mari, Caroline, afin de calmer ses inquiétudes, car elle ne s'expliquait pas bien le silence de son père. Mais Peter fut introuvable, et après avoir fait les pires suppositions, les deux femmes prirent le parti de se coucher et de remettre une décision au lendemain.

Elles passèrent une nuit agitée. Bertha n'était pas sans remords sur la façon dont elle se conduisait avec son mari, et elle redoutait fort qu'il ne l'ait plantée là, comme on dit vulgairement.

Quant à Caroline, elle aimait tendrement son père et craignait qu'il ne lui soit arrivé quelque fâcheux

accident. S'il avait été renversé par un cheval emballé et qu'il soit resté évanoui au bord d'une route ? S'il était tombé dans la rivière en voulant pêcher du poisson pour le dîner ? S'il avait fait de mauvaises rencontres et s'était laissé entraîner par des filous ? La malheureuse enfant ne savait qu'inventer pour se torturer, mais elle ne faisait pas part de ses lugubres idées à sa mère, de peur de l'inquiéter encore davantage.

Le lendemain matin, comme Peter Baumann n'avait pas réintégré son domicile, Bertha prévint les gendarmes qui firent dans le pays toutes les recherches possibles sans aucun résultat, ce qu'ils vinrent annoncer piteusement, le soir, à Caroline et à sa mère.

Cette dernière, il faut bien le dire, accueillit cette mauvaise nouvelle avec philosophie, car, au fond, elle était assez contente d'être débarrassée d'un mari avec lequel elle vivait en mauvaise intelligence. Mais la tendre Caroline ne put dominer son émotion, et, devenue blanche comme un linge, elle s'affaissa sans connaissance sur le carreau. Il fallut plus d'une heure de soins pour la ranimer, et, lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était si faible qu'on dut la porter dans sa chambre et la coucher immédiatement.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs jours qu'elle put se lever et songer à reprendre ses broderies, tandis que sa mère, elle, se disposait à envoyer un sac de grain au moulin, ce qu'elle n'avait pu faire pendant que la jeune fille était malade.

Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que son mari lui manquerait joliment, plus qu'elle ne l'avait supposé ! Comment, en effet, porter les lourds sacs au moulin maintenant qu'il avait disparu ? Il ne restait qu'une ressource : acheter un âne. Malgré son avarice, Bertha se résigna à cette extrémité, car elle n'avait guère d'autre moyen de sortir d'embarras.

Le lendemain étant jour de foire, elle résolut de se rendre sur la grande place où se tenait le bétail,



Bertha frappa à la porte.

afin d'y faire l'acquisition d'un baudet, et ayant décidé qu'elle ne paierait pas l'animal plus d'une certaine somme, elle se dirigea vers son placard afin de préparer immédiatement l'argent nécessaire.

Les deux clés qu'elle portait toujours sur elle furent introduites chacune leur tour dans les serrures qui fonctionnèrent à merveille, puis la porte tourna sur ses gonds. Mais elle n'était pas encore complètement ouverte lorsque Bertha poussa un grand cri :

— Jésus ! dit-elle, nous sommes volées !

— Que dis-tu, mère ? interrogea Caroline en tremblant.

— Je dis que ces coffrets sont vides, que ma petite sacoche remplie de pièces d'or a disparu, et que nous sommes volées !

— C'est impossible, mère, tu n'as pas quitté tes clés, n'est-ce pas ?

— Oh ! les voleurs ont des tours si surprenants...

A ce moment, la jeune fille, qui s'était approchée du placard, s'écria innocemment en mettant la main sur un objet que sa mère n'avait pas aperçu :

— Tiens ! La pipe de papa !

— Oh ! c'est trop fort ! hurla alors Bertha dans un accès de rage folle ; c'est lui, le misérable, qui m'a volé mes économies et qui s'est enfui avec ! Il avait dû se fabriquer une fausse clé et a profité de notre absence pour déguerpier en secret ! Le fourbe ! Le traître ! Le chenapan ! Dieu sait quelle vie il mène en ce moment avec cet argent dérobé. Caroline, il y avait dans ce placard les écus que le parrain te donne chaque année au jour de ta fête, et des économies que j'avais accumulées à grand peine, en me privant de tout. Malédiction ! Il me le paiera, le misérable !

Tandis que sa mère se laissait ainsi aller à la colère, la joie renaissait dans le tendre cœur de Caroline. Ainsi son père s'était sauvé ! Que lui importait qu'il ait emporté les écus dont son parrain lui avait fait présent, et les économies de sa mère ! Elle était bien contente, au contraire, de penser que le pauvre homme avait quelque argent dans sa poche et qu'il serait, pendant un bon bout de temps, à l'abri du besoin.

Tout à coup, elle se souvint des confidences que son père lui avait faites quelques mois auparavant, alors qu'elle l'avait trouvé dans sa chambre en train d'écrire. De ce moment, elle fut certaine qu'il existait une corrélation entre la fortune dont il lui avait parlé ce jour-là et son départ clandestin, ce qui acheva de la rassurer. Mais, de peur de nuire aux projets de Peter, elle n'osa souffler mot de ses réflexions à sa mère qui continuait à ruminer de vagues injures à l'adresse de son mari, et se contenta d'essayer de la calmer par d'affectueuses paroles.

Sur ces entrefaites, une vieille voi-

sine, dont Bertha prenait quelquefois soin, mourut subitement laissant pour tout héritage un vieux chat et un âne. Bertha, sous prétexte de charité, recueillit les deux animaux dont personne ne se souciait et trouva là un moyen économique de remplacer Peter Baumann.

Elle reprit donc ses allées et venues au moulin sans plus se soucier du fugitif et huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle était complètement consolée de la disparition de son mari. Elle regrettait davantage, par exemple, la perte de ses économies.

(A suivre.)



Elle reprit ses allées et venues.



Les deux Violoneux.



Il y avait autrefois, au petit village de Quiquengrogne, deux violoneux célèbres par tous les environs, bien qu'ils fussent fort différents d'humeur et de talent. Tandis que l'un, cordonnier aux heures où reposait son violon, connaissait des airs qui faisaient partir les jambes toutes seules, et sans cesse, de ses poches immenses, faisait sortir, pour les enfants du voisinage, des pipes ou des poupées en sucre rouge, l'autre, au contraire, aussi maussade que le premier était jovial, ne savait que d'assez ennuyeuses mélodies, dont il était d'ailleurs fort chiche.

Aussi les paysans, qui aiment à donner des surnoms, avaient-ils nommé le premier Jean le Mélodieux, et le second, qui, par hasard, avait même prénom, Jean le Hargneux.

Or, certain jour, un cultivateur des environs de Quiquengrogne, ayant marié sa fille au fils du meunier, convia tous les gens du pays à un énorme repas de boudins, de lentilles, de gigot brun, de gaufres et de pain perdu.

Quand chacun fut las et rouge d'avoir bien mangé, ean le Mélodieux, sautant sur son tonneau, joua

des danses si endiablées que tout ce qui avait du sang dans les veines commença à se trémousser : grand'mères et grands-pères rieurs au milieu des rondes, marmitons et laveuses de vaisselle dans la cuisine, chats dans les gouttières, tourterelles au faite des colombiers.

Le gai musicien joua ainsi dans la nuit très avancée, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus, au clair de lune, qu'un seul couple qui tournât, mi-endormi, sur la pelouse. Alors seulement, Jean, songeant au retour, s'aperçut que tous ceux de Quiquengrogne étaient de longtemps partis, et c'est avec un certain malaise qu'il entama la longue route qu'il lui fallait faire pour atteindre la maisonnette où l'attendaient sa femme Madelon et sa fille Colinette.

Dans la plaine tout alla bien, mais, avant de s'engager sous la forêt de Quiquengrogne, notre cordonnier fit pieusement le signe de la croix. C'est que la futaie était, en vérité, bien effrayante : les arbres étaient si serrés et si hauts que la lune n'éclairait point les chemins et qu'à chaque instant le marcheur se cognait le nez contre les troncs d'ar-

bres, ou [mettait le pied dans des flaques d'eau.

Je vous prie de croire qu'il n'eût apporté aucune attention à ces légers ennuis, tant il avait été mis en gaieté par la ripaille et le bon vin, si tout à coup il n'eût été cloué au sol par un bruit terrible. Son cœur, sur le champ, s'arrêta de battre, ses jambes tremblèrent si fort qu'il fut obligé, pour se soutenir, de passer le bras autour du tronc d'un bouleau.

Au même moment, il s'aperçut que ses pieds trempaient dans une mare, et, comme il marchait vers un endroit plus sec, à sa grande surprise, les arbres brusquement cessèrent, et firent place à une montagne d'une hauteur prodigieuse, pâle comme l'ivoire, et si droite qu'on n'aurait pu y poser le pied sans tomber à la renverse.

Du haut de cette montagne descendait à pic un torrent qui s'écrasait avec fracas sur le sol, rejailissait à mi-hauteur, puis roulait en vagues furieuses vers le pauvre homme. Celui-ci pour fuir se rejeta en arrière, mais, hélas! derrière lui, à droite, à gauche, en cercle, s'étaient dressées des montagnes si hautes qu'il n'en voyait pas le sommet, de telle sorte qu'il se trouvait au centre d'un entonnoir, et menacé d'être noyé sous les eaux écumeuses.

— Personne à Quiquengrogne n'a jamais ouï parler de ces montagnes fabuleuses, murmura le pauvre diable à mi-voix; sûrement je suis victime de quelque magie.

Alors, songeant tristement que sa dernière heure était venue, en pénitence sans doute de ses péchés, il commença à jouer la plus belle chanson d'église dont il se souvint, mais à peine eut-il tiré quelques sons de son instrument, qu'un grand bruit fort effrayant, qui domina celui des cascades, vint causer au musicien un nouvel effroi : dans le cercle de pierre qui l'entourait, le haut roc qui se trouvait devant lui venait de se déchirer en deux comme une figue mûre, et dans la fente du milieu, les eaux se précipitaient en gros bouillonnement jusqu'aux deux tiers des parois. Fort heureusement, au bout de quelques minutes, elles se calmèrent, descendirent, et finirent par se réduire à un gentil ruisseau, clair et chantant, qui se serra pour laisser, au bord de sa rive droite, un petit sentier tout sec par où notre Jean sortit allègrement de l'entonnoir et entra dans la forêt. Mais là l'attendait une surprise plus inouïe encore que la première : en marchant sur la mousse, n'entendit-il pas le ruisselet murmurer le long de ses

galets : Fais encore chanter la boîte à la voix d'or, violoneux de Quiquengrogne.

— Bien volontiers, charmantes eaux, répondit poliment le musicien en faisant aux petites vagues du bord une belle révérence; et il s'empressa de leur obéir de peur que, redevenues méchantes, elles ne se levassent à nouveau pour l'engloutir.

Cheminant donc tout doucement sur la rive du sage petit ruisseau qui lui envoyait mille parfums de fleurs, il joua, les uns après les autres tous les airs qu'il connaissait, mais, vers la fin du dernier, il se demanda avec une grande angoisse : « Maintenant que devenir?... je ne sais plus rien..., j'ai tout joué... Si je recommence les mêmes airs, peut-être le ruisselet, si fin et gentil, redeviendra-t-il torrent?... »

Il se tourmentait bien en vain, car, lorsque l'archet s'arrêta sur la dernière note du dernier morceau, quel fut l'étonnement du musicien de sentir ses doigts s'agiter tout seuls, et d'entendre sortir de son violon, dont les cordes brillaient à la lune comme des diamants, toute une série d'airs qu'il n'avait jamais entendus et qui étaient si beaux que lui-même, à les écouter, sentait des larmes de ravissement monter à ses yeux. Il commençait à se rassurer tout à fait en suivant le gentil ruisseau qui, l'ayant appelé « violoneux de Quiquengrogne », connaissait sans doute sa demeure et l'y ramenait, lorsque la forêt, où l'on n'avait entendu jusqu'ici que le gazouillement de l'eau et la douceur enchanteresse de la musique, s'emplit soudain de mille bruits tout nouveaux, parmi lesquels le pauvre diable distingua des hurlements de loup, des grognements de sanglier, des bramements de cerf, et le froissement des feuilles mortes sous le passage de lourds animaux. Quand, au bout d'une minute, il se vit entouré de prunelles flamboyantes et de gueules aux dents aiguës, il tremblait tellement qu'il laissa tomber son archet.



Tous les animaux s'étaient couchés autour de lui.

Alors les hurlements se rapprochèrent et qui sait ce qui serait advenu du pauvre homme, sans un secours miraculeux descendu des arbres sous la forme d'une blanche colombe qui, du bec, ramassa l'archet et le replaça entre les doigts du violoneux. Celui-ci, fermant les yeux devant la mort, machinalement se remit à jouer. Quand il les rouvrit, étonné de n'être point encore dévoré, il vit avec surprise que tous les animaux s'étaient couchés autour de lui, comme un beau tapis de fourrures vivantes. Mais ce qui était encore bien plus étonnant, c'était le plaisir que prenaient les fauves à la musique, et de voir combien étaient devenues douces leurs féroces prunelles; on voyait des renards balancer la tête comme de vieux messieurs à l'orchestre; des loups agitaient leur queue en mesure comme si on leur disait une belle flatterie; trois ours dansaient « le pas de l'homme »; une vingtaine de ouistitis attachés entre eux par la queue, d'un arbre à un autre formaient une belle guirlande, enfin une vive chaleur à l'un de ses pieds lui ayant fait baisser la tête, le violoneux vit la crinière d'un lion lui monter à mi-jambe.

— C'est décidément la nuit des merveilles, fredonna-t-il sur le rythme de l'ariette qu'il était en train de jouer.

A cet instant même, comme pour lui donner raison, des oiseaux aux vifs plumages qui, du fond des feuilles, avaient suivi les mouvements des bêtes féroces, les voyant inoffensives, approchèrent à leur tour et se perchèrent sur les épaules, sur les bras et sur les cheveux hérissés du violoneux.

De tous ces oiseaux rouges, bleus, verts, dorés, posés légèrement sur son corps, le cordonnier recevait une chaleur surnaturelle et vivifiante qui bannissait sa fatigue.

Cependant, comme il était désireux, ce qui est bien compréhensible, n'est-ce pas, de retourner auprès de sa femme et de sa fille, que sa longue absence devait inquiéter, après s'être excusé poliment envers le lion installé sur ses pieds, qui grogna un peu, puis se leva et bâilla, le cordonnier avança dans la direction qu'il supposait être celle de Quiquengroge, suivi, à deux pas, par les fauves, et, là-haut, de branches en branches, par les oiseaux et les singes. Hélas! son retour ne devait point se continuer aussi heureusement. En effet, à peine eut-il marché



Des ouistitis attachés entre eux formaient une guirlande.

un quart d'heure qu'un étrange phénomène vint à se produire: en une minute, tous les arbres de la forêt se pétrifièrent, les troncs se changèrent en colonnes si pressées qu'elles formèrent une muraille, et la voûte de verdure devint une voûte de roc. Les oiseaux s'étaient envolés, les bêtes féroces avaient disparu; Jean était tout seul dans un souterrain de pierre dont il entendit derrière lui la porte bruyamment se fermer. Ensuite ce fut un grand silence affreux; son corps tremblait autant de froid que de peur, car tout au long des colonnes suintait une eau qui rendait l'air gacal. Il ne faisait pas tout à fait noir, mais une lueur étrange, verte et blafarde laissait des trous d'ombre aux formes effrayantes.

— Cette fois, c'est bien fini..., il me faudra mourir dans cette affreuse cave!... Saint Jean, mon patron, ni la colombe ne peuvent plus rien pour moi.

A ce moment, une voix retentit, si formidable, que les colonnes s'entrechoquèrent et que le Mélodieux crut à des roulements de canon. Il porta machinalement la main à son oreille, se croyant le tympan crevé.

— Tu viens donc de toi-même à la marmite, fou de petit homme! disait la voix. Eh bien! sois le bienvenu, approche!...

Jean ne comprenait guère le sens de ces paroles, mais la voix était si effroyable, qu'au lieu d'approcher, il s'enfuit, et courut en zigzags le long des colonnes pour chercher une autre issue que le grand trou noir d'où continuaient à venir des roulades, qui devaient être le rire du génie de la grotte.

A la fin, rencontrant un creux entre deux colonnes,

Jean s'y précipita, et entra dans un étroit couloir tout bouleversé de gros rocs jetés en travers sur le sol et contre lesquels il trébuchait et s'écorchait au sang : dans le couloir, régnait toujours cette lueur verdâtre et sépulcrale, qui brûlait les yeux comme de l'acide ou du feu, mais la température, changeant du tout au tout, du froid glacial avait passé à la fournaise. L'air qui entra dans la bouche du malheureux lui enflammait tout l'intérieur du corps, et le roc étant devenu brûlant, la plante de ses pieds grillait comme un beefsteak ; pour ne pas cuire tout à fait, il rebroussa chemin.

Par surcroît, pendant tout ce temps, résonnaient les affreux ricanements de la voix :

— Approche, petit homme, approche tout de suite, va!... Puisque tu y viendras tout de même!...

Quand le pauvre diable eut fait mille tours, à droite, à gauche, en avant, en travers, il lui sembla que l'acide lumière verte devenait plus forte ; à ce moment, le couloir fit un coude et déboucha dans une grande salle toute ronde au centre de laquelle se trouvait une immense marmite.

Après de cette cuve, couché sur un lit de pierre, était un géant qui avait la peau verte comme celle d'un crapaud, des yeux rouges et des dents jaunes et larges comme les galets de la rivière.

Comme il s'était levé, par politesse sans doute, pour accueillir le cordonnier, celui-ci constata qu'il n'arrivait qu'à mi-jambe du monstre.

— Bonjour!... Tu es encore plus petit que Tranche-Muscles, dit le géant vert dans un murmure sonore comme l'orgue d'une église. Allons, les autres, approchez tous.

A ces mots, Jean se trouva environné de dix hommes de sa taille, muets, blêmes, ridés, et dont les yeux étaient si hagards qu'il crut bien avoir affaire à des fous.

— La marmite est vide!... A qui le tour? clama le géant.

Alors un des petits hommes eut si peur qu'il s'évanouit.

Marguerite BAULU.

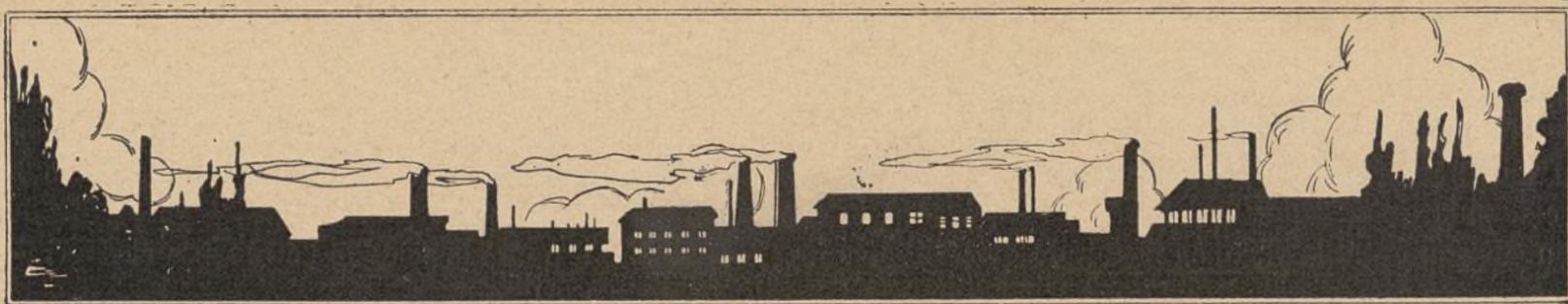
(A suivre.)



Trois ours dansaient.



Ayuntamiento de Madrid



LA CHANSON DU PETIT VERRIER

Ils étaient là cinq ou six gamins qui s'amusaient sur la grand'route, tous enfants de pauvres verriers.

Les plus âgés, apprentis dans la vaste usine qui s'élève là-bas dans la vallée, chauffent paresseusement au soleil leurs membres fatigués. Ils sont étendus de leur long sur le rebord du pont; les plus petits pataugent dans la rivière ou se lancent des pierres.

Ils sont tous pâlots, avec des yeux bleus profonds qui se perdent dans leurs visages maigres et étiolés, car le métier est dur et l'on entre « là-bas », comme ils disent, sitôt qu'on a dix ans.

Leur costume sommaire consiste en une culotte retenue, la plupart du temps, par une grosse ficelle, culotte si rapiécée, qu'on dirait un jeu de dames. Une chemise de cotonnade, aux couleurs éteintes, complète cet accoutrement; quelques-uns traînent aux pieds des galoches, d'autres courent pieds nus et semblent n'en point souffrir.

Remy, l'un de ces petits gars, n'a que six ans. Il entre à l'usine seulement pour porter la soupe à son père, mais il a l'usine en horreur. Tous ces hommes demi-vêtus, qui vont et viennent dans cette fournaise, lui paraissent, à la lueur rougeâtre du feu, des démons prêts à le poursuivre et à le jeter dans les flammes ardentes.

Puis il craint le réveil matinal :

— Allons, Remy, dépêche-toi, dit la mère, il est temps de porter

la gamelle à ton père!... et tu sais qu'il n'aime pas attendre.

Il se frotte bien les yeux chaque matin, pour gagner quelques minutes dans son lit si chaud; mais il faut se lever et par tous les temps, été comme hiver, alors même qu'il neige, déguerpir vers les hautes cheminées qui semblent en colère, tant elles crachent de feu.

Souvent il fait nuit encore, quand il quitte la cité ouvrière, où grouillent, dans la journée, des bambins comme lui. Parfois, ils vont de compagnie; mais quand il est seul, il a peur, le long du chemin bordé de peupliers. Pour calmer sa crainte, quand il entend le vent pleurer dans les branches dénudées, ou le

sifflet aigu de la fabrique déchirer l'air, il fredonne ces mots que sa mère lui chantonne à la nuit :

Oh! grand saint Laurent,
Conduis par la main,
Le petit enfant
Dans le bon chemin.
Sans autre misère,
Qu'il retrouve sa mère!

Chant sans règle et sans art, rimes boiteuses que connaissent tous les petits verriers!

A la porte de l'usine, nouvelle terreur : d'énormes chiens rôdent autour du gamin, attirés par l'odeur de la soupe.

Pressé, le père arrive, l'embrasse et lui tapote la joue :

— Encore quelques années, et tu seras avec moi..., un bon ouvrier!

Remy voudrait ne pas entendre ces mots, alors que dans un coin



Il faut se lever par tous les temps, été comme hiver.

de l'immense hall, le père avale en courant sa soupe, et que lui, machinalement, regarde d'autres garçonnetts, plus grands que lui, courir agiles à côté du feu. Ils soulèvent le verre en fusion de leurs longues cannes, et rapidement soufflent dedans... Jamais! Oh! jamais, il ne pourra faire cela!... Et un long frisson le secoue.

Pensif, la marmite vide à la main, il reprend alors le chemin du logis.

Mais en la belle journée d'août où commence ce récit, le petit a tout oublié. Depuis des heures, ses pieds clapotent dans l'eau; il lance adroitement des cailloux qui font ricochet, et saute à pieds joints en criant, chaque fois que le chemin de fer déroule sa longue traînée noire dans la vallée.

Pas d'école, et le soir seulement il retournera à la maison.

Peu à peu, il s'écarte des autres enfants, et toujours flânant, sur la route toute proche, il aperçoit les roulottes des « camps volants », comme on appelle, en Lorraine, les saltimbanques.

Ils sont là, toute une tribu, au bout du village. Les paniers d'osier s'étalent à côté des bouillottes qui ronronnent sur le feu en plein air. Des petits roulent et se battent dans la poussière.

Deux hommes sont assis; ils exercent un chien noir, frisé, qu'ils appellent Moussu.

Moussu est vraiment extraordinaire: il marche sur les pattes de derrière, salue et saute au travers de deux cerceaux de papier.

Il est vrai que ses maîtres, tantôt lui offrent du sucre, tantôt le cinglent vigoureusement de leur cravache.

Remy reste là, les deux mains dans ses poches, à regarder cet intéressant spectacle.

Une vieille, déguenillée, sort de la roulotte:

— Il n'y a donc pas d'eau dans ce pays-ci?

— Que si, Madame, répond Remy, désireux de se faire des amis, de gens aussi amusants, si vous voulez, je vais vous en quérir.

Et lesté, il prend le seau de l'étrangère et dégringole jusqu'à l'Ornain.

— Voilà un petit qui ferait rudement notre affaire, a dit le plus grand des deux individus, qui paraît être le chef de la bande, un colosse aux yeux noirs.

—il aiderait la mère, ajoute l'autre, paillasse de son état, et puis, on lui apprendrait le saut périlleux

Le petit villageois n'a rien entendu de ces propos inquiétants. Pour mieux courir, il abandonne sa casquette au bord de l'eau, et remonte, pressé de retrouver Moussu, et de reprendre son poste d'observation.

Sans paraître remarquer sa présence, le chef procède à d'autres exercices: il soulève des poids, porte une canne sur le bout de son nez; Paillasse se livre sur la route à d'extravagants entrechats.

« Oh! pense Remy, qu'ils sont heureux dans leur jolie petite maison qui ne reste jamais à la même place! Ils courent le long des routes, trainés par leurs braves chevaux, et... ils ne vont jamais à l'usine! »

— Cela t'amuse donc bien? demande le chef de la bande, s'approchant du garçonnet, qui caresse maintenant l'âne et Moussu.

— Oh! oui, Monsieur!

— Je ne suis pas « Monsieur ». On m'appelle Bouffe-Bouffe. Oh! rassure-toi, je ne dévore personne! Et ton papa, où est-il?

— Oh! papa ne s'amuse pas comme vous, il est à l'usine toute la journée, et quelquefois la nuit; mais moi, je suis en congé.

— Eh bien! monte dans la voiture, on te montrera le singe, le perroquet et les serins...

— Qui le sont moins que toi, petit, ricane Paillasse.



Il prend le seau de l'étrangère et dégringole jusqu'à l'Ornain.

Le « petit » n'a d'oreilles que pour les merveilles annoncées; précédé de son nouvel ami, il franchit les marches de la roulotte.

La vieille est là; à côté d'elle, est assise une ravissante fillette, un peu plus grande que Remy, aux cheveux blonds, aux yeux très doux, infiniment tristes.

— Ma fille! dit Bouffe-Bouffe, la présentant. Allons! Tiaka, un peu de gaieté, montre à ce camarade que ie t'amène, les talents de tes pensionnaires!

A cette appellation, la fillette s'est levée et son œil, un moment, se pose plein de défi sur l'homme aux cheveux noirs; d'un geste rapide, elle attire Remy et va parler; mais, sous un regard farouche du chef, elle baisse la tête et les mots s'arrêtent sur ses lèvres.

Gentiment elle sort un à un les serins de la cage; ils chantent, ils marchent en cortège :

— Prends-en un, dit-elle à voix basse, et va-t'en!

S'en aller? Remy n'y songe guère, il s'amuse follement.

Et tour à tour il admire un oiseau aux plumes rouges, vertes et bleues, tel qu'il n'en a jamais vu! Un oiseau qui crie : « A bas les voleurs! » ou il rend aux jeunes singes grimaces pour grimaces.

Sur un coup de sifflet, les paniers d'osier sont rentrés dans les voitures, le feu est éteint et la soupe fumante apportée sur la table.

— Mange un morceau avec nous, dit Bouffe-Bouffe, puis tu t'en retourneras.

Le garçonnet ne se fait pas prier, car la vapeur du potage sent bon, et il a grand faim.

La vieille coupe une énorme tranche de pain qu'elle

recouvre d'une épaisse couche de beurre et qu'elle partage entre Tiaka et le petit visiteur.

— Oh! oh! fait-il, vous mangez toujours de bonnes tartines comme celle-là?

Tiaka remue les lèvres pour parler, Paillasse lui coupe la parole :

— Tant qu'on en veut! répond-il.

— Oh! fait le petit, chez nous, on n'en a qu'à la fête à la Saint-Laurent, avec de la bonne quiche. Tu sais, dit-il familier à la fillette, c'est bon, la quiche! Je t'en ferai manger, et aussi de la tarte aux prunes!... car tu es gentille de m'avoir montré tes oiseaux!

— Je voudrais bien, dit la petite, mais alors nous serons loin!

Remy ne s'est pas aperçu que les voitures ont démarré; elles trottent maintenant, traînées par leurs maigres haridelles que Siffle-Siffle, un vilain garnement de douze ans, excite de son fouet, tandis qu'assis sur le siège il rit d'un mauvais rire!

— Mais il faut que je m'en aille, dit enfin le bambin. Maman s'inquiéterait et papa me chercherait!

— Pas avant d'avoir bu à ma santé, proteste Bouffe-Bouffe, remplissant un verre.

Le petit a bu, et voilà que, le bras ployé sur la table, il s'endort murmurant :

Grand saint Laurent!
Qu'il retrouve sa mère!
Sans autre misère!

BRUYÈRE.

(A suivre).

